

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 30 (1962)
Heft: 5

Buchbesprechung: Chronique des livres

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique des Livres

Mon propos en cette chronique sera très varié, pour une fois. Je tâche, le plus souvent, de grouper les livres par famille, mais les idées comme les individus se suivent certains jours sans se ressembler.

Voici d'abord un livre récent qui peut aussi bien plaire ou déplaire : « Manhattan Blues », de Pierre Kyria¹), lequel a beaucoup de bon et plus encore de mauvais, mais la part de bon m'oblige à vous en parler. En voici l'analyse : un garçon en imperméable, Jérôme Kay, qui semble un intellectuel terne et timide, se promène dans les rues de New-York, hanté par le souvenir d'Alain, un ami qu'il aimait et qui s'est engagé dans la guerre d'Algérie. Plus encore que le souvenir de cet amour, c'est le mythe de son adolescence qu'il recherche dans le regard et sur le corps de tous les beaux garçons en blue-jeans et blouson de cuir rencontrés. Il fixe son attention, ou plutôt son rêve, sur un de ces excitants voyous qu'il nomme Riendi; il le suit toute la nuit, dans les rues populeuses, sous la lumière froide des néons, dans des bars louches, il partage sa solitude et ses aventures pitoyables. Au matin, il découvre que Riendi n'est qu'une illusion, il se souvient qu'Alain est mort, il se retrouve seul devant le mirage toujours présent et fuyant d'un adolescent qu'il a été, qu'il veut être toujours, dont le regret ne le quitte plus. Ce n'est pas un thème de roman, vous le voyez, plutôt un chant, un poème en prose, avec de très beaux passages et des longueurs obscures; c'est souvent pathétique et désespéré comme une invitation à la nostalgie, lancinant comme un sanglot à la trompette bouchée, c'est l'évocation de toutes les brumes d'un New-York brutal, sensuel et las. On évoque en certains passages les admirables images du film « West side Story », on retrouve un écho de cet extraordinaire cantique d'adoration dédié au sexe moulé dans un blue-jeans qui fait de ce film unique le classique du culte homosexuel. Mais Pierre Kyria n'a malheureusement pas le talent nécessaire pour soutenir cette comparaison au long de 180 pages et on peut sauter de nombreux passages obscurs et prétentieux. Mais malgré ses défauts, ce livre n'est pas médiocre. Il fait naître des images sur lesquelles on peut rêver en tournant les pages.

Autre chose (Vous voyez que je saute du coq à l'âne) : je viens de découvrir un roman d'Alexandre Dumas père : « Acté »²). Ce n'est donc pas une nouveauté, ce n'est pas non plus du meilleur Dumas, mais c'est très agréable à lire. Et cette reconstitution de Rome au temps de Néron est non seulement curieuse mais, historiquement assez authentique; les historiens modernes n'en savent guère plus. Décidément, ce diable de Dumas, sous son air de touche-à-tout avait une érudition ahurissante pour son temps. Les amours de Néron et d'Acté relèvent sans doute du plus pleurnichard romantisme, mais les amours de Néron et de l'eunuque Sporus, qui lui font pendant, sont fort réjouissantes pour un lecteur homosexuel. L'époque romantique, injustement réputée pour son hypocrisie, n'a pas fini de nous réserver des surprises. Non seulement les descriptions de combats de cirque sont de véritables hymnes à la beauté mâle, mais encore le personnage du giton amoureux, jaloux, que son maître épouse officiellement puis qui le suit jusque dans la mort, est décrit sans complaisance mais sans fausse pudeur. Si ce roman était ré-

cent, on le trouverait faible, peut-être, et timoré, mais en le replaçant dans l'éclairage du siècle dernier on doit lui reconnaître de grandes audaces et une franchise surprenante. De plus, je défie bien quiconque de trouver jamais un roman de Dumas père ennuyeux.

Par contre, il faut un certain courage pour venir à bout des 400 pages du roman d'Enzo Bettiza : « Le fantôme de Trieste »³⁾. Je n'irai pas jusqu'à vous déconseiller de le lire, car il ne manque pas d'intérêt psychologique et peut même envoûter, à condition toutefois qu'on soit bien décidé à un effort de compréhension et de patience pour tenter de suivre une intrigue malaisée. L'action se passe à Trieste au début de ce siècle. L'époque est tourmentée politiquement car les habitants de cette ville située entre plusieurs civilisations sont partagés entre les lois de l'occupant autrichien, une hérédité serbo-croate et slave, et une attirance vers les libertés italiennes. Intrigues politiques, sociales et familiales, forment le cadre du roman. Le jeune Daniel Solospin raconte d'abord son enfance influencée par ces diverses tendances qui ont marqué son esprit au point de le rendre étrange et maladif. Que la maison d'affaires familiale soit ruinée par les folles prodigalités de son père, que sa sévère nourrice se suicide dans une crise de mysticisme dément, qu'il soit recueilli par un médecin philanthrope et conspirateur tout cela pourrait nous aider à comprendre son caractère s'il était possible de trouver un semblant de logique dans le comportement de tous ces êtres inconscients. Ainsi que Trieste elle-même, le roman d'Enzo Bettiza est soumis à des influences diverses et contradictoires : le fatalisme morbide de la littérature slave lui donne quelques côtés dostoïewskiens mêlés au fantastique réalisme d'un Pirandello. C'est un mélange très curieux mais peu facile à suivre et profondément démoralisant. Ce qui nous intéresse particulièrement dans cette histoire, ce sont les sentiments de Daniel pour le très beau Stephano Narden, à qui il a sauvé la vie au cours d'une manifestation, et auquel il s'attache passionnément, jusqu'à vouloir le seconder quand Stéphane, révolutionnaire fanatique, organise un attentat contre un archiduc autrichien. Ils connaîtront quarante-huit heures de bonheur, isolés dans une cabane sur le chemin de leur victime. Puis Stéphane sera tué et Daniel, ayant perdu dans l'aventure son peu de raison, reviendra comme un fantôme assister au second mariage de son père.

On a peine à résister au vent de folie qui emporte tous ces personnages vers leur propre destruction. Je n'ai persisté dans cette lecture que pour les rares passages qui témoignent de l'amour de Daniel envers Stéphane. Mais cela est peu; à part un chapitre étranger à l'histoire et d'un style différent, agréable digression sur les nuances entre le tu et le vous dans la langue italienne, chapitre joliment équivoque, à part aussi quelques lignes exprimant le désir sexuel enfin satisfait des deux garçons se sachant destinés à la mort et à la folie, il faut, je le répète, un réel courage pour lire en entier ce livre trop long et ne pas se laisser prendre à son atmosphère morbide. Mais, une fois prévenu, vous pourrez quand-même préférer cela à tant de petits romans bien sages et qui laissent le lecteur indifférent !.

R.G.D.

1) Editions Julliard

2) Editions Calman-Levy

3) Editions N.R.F.